

Une étrange planète proche de chez nous

« Voix yiddish de Montréal ». Anthologie préparée et présentée
par Chantal Ringuet, *Mœbius*, n^o 139, novembre 2013, 162 p.

Pierre Nepveu

Numéro 249, été 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72341ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Nepveu, P. (2014). Compte rendu de [Une étrange planète proche de chez nous / « Voix yiddish de Montréal ». Anthologie préparée et présentée par Chantal Ringuet, *Mœbius*, n^o 139, novembre 2013, 162 p.] *Spirale*, (249), 82–84.

Une étrange planète proche de chez nous

PAR PIERRE NEPVEU

« VOIX YIDDISH DE MONTRÉAL »

Anthologie préparée et présentée par Chantal Ringuet

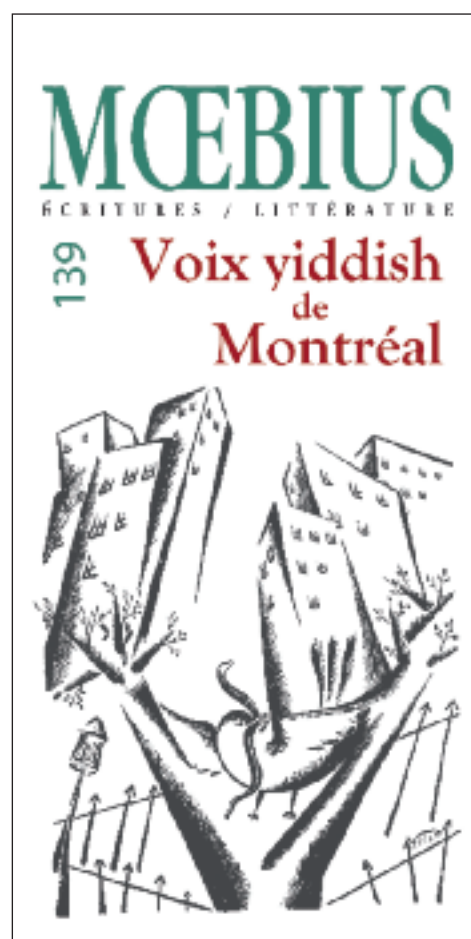
Mœbius, n° 139, novembre 2013, 162 p.

Parmi les langues minoritaires parlées durant les derniers siècles en Occident, qui n'ont jamais pu compter sur un pouvoir étatique assez fort pour en imposer l'usage et assurer leur vitalité, aucune sans doute n'a connu un destin aussi singulier et bouleversant que le yiddish. Si l'histoire juive au xx^e siècle restera marquée à jamais par la tragédie incommensurable de la Shoah, on peut dire que le sort du yiddish aura été doublement tragique : d'abord, parce que ce sont les communautés parlant cette langue qui, pour l'essentiel, ont été quasi annihilées par le nazisme, après avoir subi d'innombrables pogroms dans les pays d'Europe de l'Est où elles étaient établies ; ensuite, parce qu'une fois ce génocide accompli, le yiddish allait être rejeté par les Juifs eux-mêmes, déterminés à donner pour la première fois un État national à leur peuple et pour qui, en grande majorité, le choix de l'hébreu (modernisé) comme langue officielle d'Israël s'imposait, à la fois par l'héritage culturel immémorial qu'il incarnait et sans doute aussi parce que cette langue avait à leurs yeux une valeur rédemptrice, permettant de tourner la page sur tout ce qu'il y avait de misères et de persécutions rattachées au monde yiddish.

Dans ses mémoires, *Mayn Lebens Rayze. Un demi-siècle de vie yiddish à Montréal* (traduit du yiddish par Pierre Anctil, Septentrion, 2000), Hirsch Wolofsky, le fondateur du *Keneder Odler*, le quotidien montréalais en langue yiddish, raconte une anecdote révélatrice à cet égard. Au début des années 1920, au cours d'un long voyage en Europe et au Proche Orient, Wolofsky se retrouve parmi un groupe sur le pont d'un navire parti de Trieste vers la Palestine et il y converse tranquillement en yiddish avec

un rabbin établi dans la communauté juive de Jérusalem. Un autre membre du groupe les interrompt brutalement, en grande colère : « *Quelle honte, quelle disgrâce que l'on parle le yiddish lorsque l'on se dirige vers la Palestine juive!* » L'homme qui s'indigne ainsi, c'est Eliezer Ben Yehuda, le père du renouveau moderne de l'hébreu et l'un des militants les plus fervents en faveur de l'adoption de cette langue dans le futur État d'Israël.

Le yiddish, longtemps objet de mépris de la part des élites et réhabilité tant bien que mal au xix^e siècle jusqu'à s'affirmer comme langue littéraire, allait ainsi être superlativement la langue des perdants, vouée à ne plus être parlée que par de vieilles personnes nostalgiques tantôt larmoyantes, tantôt s'efforçant de se consoler en puisant dans l'immense réserve de traits d'humour et de bonnes blagues qui sont un des legs les plus durables de cette langue, et qu'un écrivain comme Mordecai Richler a souvent exploité. Tout compte fait, comme toutes celles qui racontent la disparition d'une langue, cette histoire paraîtrait désolante s'il n'y avait lieu de la nuancer et de prendre acte d'un certain renouveau du yiddish, du moins en tant qu'objet d'étude et de traductions, en même temps qu'il se maintient comme langue parlée grâce aux communautés hassidiques, néanmoins très minoritaires parmi l'ensemble de la population juive.



UN ÉDITEUR HORS DU COMMUN

Hirsch Wolofsky, né dans une petite ville polonaise, immigré au Québec en 1900, constitue l'une de ces figures incontournables du Montréal yiddish que Chantal Ringuet convoque dans cet important numéro de *Mœbius*, non pas parce que

l'homme est à proprement parler un écrivain, mais parce que l'histoire de son journal, fondé en 1907, le *Keneder Odler* (*L'aigle canadien*), constitue un relais irremplaçable pour comprendre l'essor de la communauté juive ashkénaze, son dynamisme institutionnel, sa contribution littéraire et culturelle, ainsi que les courants idéologiques qui la traversaient. C'est en grande partie grâce au *Keneder Odler* que Montréal a pu devenir, jusqu'au seuil de la Deuxième Guerre mondiale, une des capitales de la culture et de la littérature yiddish.

Ce qui frappe, dans l'extrait des mémoires de Wolofsky que reproduit Chantal Ringuet, c'est l'extraordinaire détermination de l'homme d'affaires, son aptitude à rassembler des énergies et à obtenir des appuis dans la communauté. Ses associés ont beau se décourager et le laisser tomber, la faillite peut bien le menacer au point où il parvient à peine à chauffer les locaux de son journal, rien n'y fait : l'homme persiste, le journal envisagé comme un hebdomadaire devient vite un quotidien. Quand surviennent de nouvelles difficultés, le riche industriel Sir Mortimer Davis, grand mécène du futur hôpital juif et d'innombrables organisations humanitaires, avance 15 000 \$ à l'éditeur, mais non sans avoir exigé que le journal « révisé ses politiques éditoriales », ajoute Wolofsky. En quel sens ? Davis appartenait, bien qu'il fût juif, au club sélect de la haute bourgeoisie économique établie dans le « *Golden Square Mile* » (il avait fait fortune dans l'industrie du tabac) et il épousait naturellement les idées politiques de l'élite anglo-protestante, il était conservateur (pour Robert Borden contre Wilfrid Laurier au moment de la Guerre de 1914). Wolofsky de son côté, un libéral, devait sans doute maintenir dans son journal des positions plus rassembleuses, plus « centristes », étant donné qu'une partie de son public lecteur était socialiste et qu'il fallait tenir compte d'un autre public, religieux celui-là, comptant sur le journal pour se tenir au courant des activités dans les synagogues et autres événements à teneur religieuse. Dans un autre extrait des mémoires de Wolofsky retenu par Chantal Ringuet, le propriétaire du *Keneder Odler* raconte d'ailleurs la décision qu'il prit de faire imprimer et de mettre en vente, avec l'accord et la collaboration d'une assemblée de rabbins, une édition du Talmud, en dix-neuf volumes sur papier glacé, à l'intention du public nord-américain. Les projets financiers et les soucis identitaires, dans leurs composantes linguistiques, culturelles et

religieuses, semblent se mélanger ici en un joyeux amalgame nourrissant une même énergie, un même activisme.

Chantal Ringuet, à qui on doit un important ouvrage, très documenté et richement illustré, *À la découverte du Montréal yiddish*, paru chez Fides en 2011, a su rassembler pour ce dossier une grande diversité de textes, allant de la poésie lyrique à des écrits en prose aux tons très contrastés : nouvelle dramatique, extrait de roman aux accents humoristiques, prose journalistique pleine de pittoresque, essai littéraire. Les changements de registre sont constants et parfois cocasses. Ainsi, les extraits des mémoires de Wolofsky sont immédiatement suivis par deux textes de Hersh Novak, une sorte d'écrivain raté devenu enseignant et qui, socialiste radical dans sa jeunesse, trouvait le *Keneder Odler* indigne de sa plume parce que le journal de Wolofsky « défendait le statu quo social ». Après avoir vécu une dizaine d'années à Montréal, Novak devait par la suite s'établir à New York, ce qui explique peut-être le ton plutôt dédaigneux de certains propos : « *J'interprétais alors le fait de travailler pour un journal de province sans grands moyens comme un crime contre l'éthique socialiste* ».

MONTRÉAL, MÉTROPOLÉ MALGRÉ TOUT

Tous les juifs immigrés d'Europe n'auraient pas souscrit à cette vision provinciale de Montréal. Il ne faut pas oublier que très peu d'entre eux venaient de grandes villes comme Varsovie, Kiev ou Vilnius. Ils étaient la plupart du temps eux-mêmes des provinciaux venus de bourgs ou de petites villes sans grand prestige, les *shtetls*, pour qui Montréal apparaissait comme « une cité vaste, riche et libre », une métropole animée où se faisait entendre « le vacarme / des tramways et des autos », du moins tel que le poète Noah Isaac Gotlib la voyait en 1930. Bien avant, dès le début du siècle, le journaliste Israël Medresh avait pu observer avec amusement tout ce petit peuple juif qui, fraîchement débarqué, découvrait la vie nord-américaine sur la rue Saint-Laurent et s'émerveillait de pouvoir y acheter à très bon prix chapeaux melon pour hommes ou à plumes pour dames, vêtements de qualité, chaussures pointues du dernier cri, et qui profitait d'une vie théâtrale trépidante grâce aux pièces en yiddish présentées presque chaque

soir au Monument national. Sans parler de la Librairie Herschman qui offrait de tout, livres socialistes et religieux, œuvres de Tolstoï et de Zola traduites en yiddish, ouvrages des auteurs juifs contemporains.

Une des grandes qualités de cette anthologie est de faire cohabiter, en compagnie de textes documentaires extraits des ouvrages de Wolofsky et de Medresh déjà traduits par Pierre Ancil depuis la fin des années 1990, des textes souvent moins connus et qui appartiennent davantage à la littérature proprement dite. Le dossier s'ouvre sur deux hymnes fiévreux de Melech Ravitch, né en Galicie et qui roula sa bosse sur plusieurs continents avant de s'établir à Montréal en 1941. De manière assez singulière, l'érotisme de ces deux poèmes ne s'adresse pas à des femmes en chair et en os, mais l'un à la Statue de la Liberté, dont les « *flancs d'acier* » et la « *gorge d'étain* » sont embrassés à pleine bouche, l'autre au monde lui-même, ou plutôt *elle-même* puisque « *Velt* » en yiddish est sans doute un mot féminin tout comme « *Welt* » en allemand. En quelques pages, Ravitch impose sa forte présence d'amant d'une seule nuit, frénétique, consumé jusque dans la mort par le souffle incandescent de cette « *femme éternelle* ».

Bien des poètes sombreraient ici dans le ridicule, faute de moyens poétiques et d'une passion suffisamment extravagante et assumée. Le monde juif semble avoir été de tout temps rempli de ces figures insolites, follement intenses, partagées entre la métaphysique et le burlesque. Dans un récit en prose qui suit ses deux poèmes, Ravitch raconte qu'à l'époque de la Première Guerre, il avait fréquenté successivement le christianisme, l'islam et le bouddhisme avant de succomber à une véritable dévotion pour Spinoza. Jeune soldat, il n'aimait rien mieux que de se réfugier dans de paisibles églises catholiques où, appuyé sur un prêtre-Dieu, il rédigeait des poèmes dédiés à son idole. Un jour, un prêtre de la paroisse l'ayant aperçu, le poète lui avait candidement avoué qu'il était juif et qu'il écrivait en yiddish : loin de s'en offusquer, le vicaire lui avait plutôt indiqué un endroit mieux éclairé de l'église où il lui serait plus facile de poursuivre son travail d'écriture.

Plusieurs stéréotypes se trouvent bousculés dans les pages de ce dossier. Si l'image d'un jeune soldat juif écrivant des poèmes sur Spinoza dans une église catholique

n'est pas banale, d'autres figures singulières surgissent : c'est la Russe Ida Maze, par exemple, qui, d'après la poète Miriam Waddington, était une « *jolie laide* », une femme ingénieuse et sage qui semble avoir tenu le rôle de « mère éternelle » auprès d'une foule d'écrivains immigrants démunis, qu'elle accueillait et couvait tendrement dans son salon littéraire, rue de l'Esplanade. Ou c'est l'incontournable Jacob Isaac Segal, venu de son coin d'Ukraine tout imprégné de piété hassidique, grand timide qui erre dans le Chinatown, près des marchés publics ou au pied de la montagne, en cherchant un improbable chez-soi dans ce Montréal qui lui apparaît comme « *une sorte d'auberge / dans le style catholique* », sans violence et somme toute accueillante. Ou encore, voici le très dévoué Hannaniah-Meir Caiserman, engagé dans la fondation de la Bibliothèque juive (dès 1914) et du Congrès juif canadien, fervent promoteur de l'éducation en yiddish et qui, par ailleurs, peut dresser pour ses lecteurs juifs un tableau informé de la poésie canadienne-française, dont il souligne la richesse : Caiserman, en 1921, avait lu François-Xavier Garneau et Joseph Lenoir, Crémazie et Nelligan, et il connaissait « *le très expressif Albert Lozeau* ».

FEMMES À L'ÉCOUTE DE LA DOULEUR

Certains des textes littéraires remarquables de cette anthologie sont écrits par des femmes. Les poèmes de Rachel Korn sont les plus beaux du dossier, dans les traductions limpides, très justement rythmées, qu'en propose Chantal Ringuet : « *à l'envers du poème, il y a un sentier / comme la plus mince des incisions / et un être égaré dans le temps / foule le sentier pieds nus, en silence [...] // de l'envers du poème, ma mère peut surgir / debout sur le seuil, perdue dans ses pensées / la voilà qui m'appelle comme jadis : / Assez joué. Ne vois-tu pas ? C'est la nuit* ». La gravité de cette voix tient à la tension qu'elle maintient entre une fine présence au monde et le vertige existentiel qu'elle donne à entendre. Contrairement aux folles envolées lyriques de Ravitch, cette poésie habite une zone modeste où elle éprouve ses limites, son dehors, à la fois comme promesse et comme risque de mort, dans ce quatrain magnifique : « *dans les marges de la page / s'enflamme la lumière pourpre / de toutes choses non encore advenues / de toutes choses qui se meurent* ».

Rachel Korn avait pu fuir l'invasion allemande en Europe de l'Est et avait transité par Moscou et Stockholm avant d'arriver à Montréal en 1948. Le récit qui accompagne ses poèmes, « *Bronia* », atteint un niveau presque insoutenable de souffrance silencieuse. Une couturière immigrée rencontrée à Stockholm rentre un soir de son travail à la maison avec un gros paquet. Ses voisines croient qu'elle s'est achetée un manteau ou une jupe et la taquent gentiment. Mais quand elle ouvre le paquet, seule dans sa chambre, nous apprenons qu'elle s'est achetée une « *grande poupée aux cheveux de lin* ». Le récit de son passé, qu'elle confie plus tard à la narratrice, nous révèle la terrible tragédie qu'il y a derrière cette poupée : son mari ayant été emmené dans un camp par les Allemands, Bronia s'est efforcée pendant des années d'échapper à la fureur allemande en compagnie de sa petite fille, qu'elle tentait de cacher et à qui elle avait promis une poupée, le jour où le cauchemar de la guerre serait terminé. Tout le récit repose sur un terrible silence, d'une pudeur déchirante : jamais la narratrice n'a besoin de nous dire que Bronia a fini par perdre sa petite fille, qu'elle est désormais seule au monde, en attente de pouvoir immigrer en Amérique. La poupée achetée au début du récit et la toute dernière phrase de la mère à sa fille : « *Lorsque nous sortirons d'ici, je t'achèterai la plus jolie poupée* », suffisent pour nous faire comprendre, sans aucun mélodrame, l'ampleur de la tragédie.

On ne saurait passer sous silence une autre nouvelle, « *L'immigrant* », écrite par Chava Rosenfarb qui était arrivée à Montréal, tout comme Rachel Korn, après la Deuxième Guerre mondiale. L'intérêt de ce récit tient notamment au fait qu'il met en relation un immigré juif polonais, Barukh, qui a perdu femme et enfants durant la guerre et se trouve, employé dans une usine montréalaise, à établir un lien avec une jeune travailleuse canadienne-française. Celle-ci, naïve et peu instruite, adore entendre Barukh lui parler de Paris, où il a séjourné avant d'obtenir ses papiers d'immigration. Tous les échanges sont en porte-à-faux, la jeune femme n'en ayant que pour le Paris touristique le plus stéréotypé auquel elle rêve, elle qui n'a jamais quitté Montréal, alors que Barukh y a vécu l'expérience la plus éprouvante qui soit, après avoir tout perdu à Varsovie. Lorsque la jeune femme l'interroge sur sa ville natale dont elle

aimerait bien qu'il lui parle, Barukh ne peut que répondre : « *Mon enfance est là-bas, de même que ma jeunesse, et mes possessions les plus chères y sont rassemblées. Tout ce qui compte pour moi se trouve dans cette ville, et tout cela est perdu* ». À la jeune femme qui dit ne rien comprendre à son propos, il rétorque : « *Comment pourriez-vous comprendre ? Vous êtes née à Rivière-des-Prairies* ».

Depuis les nombreuses traductions d'ouvrages montréalais en yiddish qu'a données Pierre Anctil depuis les années 1990, ainsi que les essais ou études qui les ont accompagnées, notre connaissance du Montréal juif de la première moitié du xx^e siècle s'est enrichie d'une manière incommensurable. Avec « *Voix yiddish de Montréal* », Chantal Ringuet ajoute à cette exploration un volet documentaire et surtout littéraire d'une grande valeur. On ne peut manquer de souligner en même temps le fait que plusieurs lieux littéraires québécois se soient ouverts plus que jamais, ces dernières années, à ce territoire largement inexploré de l'histoire et de la littérature du Québec. Je mentionnerai seulement les Éditions du Septentrion de Denis Vaugeois, les Éditions Fides et Hurtubise-HMH, et des revues comme *Études françaises* et maintenant *Mœbius*, une liste qui est loin d'être complète et qui omet les noms des chercheurs universitaires qui ont abordé divers aspects de la culture juive à Montréal. On aurait tort d'instrumentaliser à l'excès l'étude de ce corpus qui a un intérêt intrinsèque, comme le prouve l'anthologie de Chantal Ringuet. Néanmoins, à la lumière des débats sur l'identité, la laïcité et l'immigration qui ont eu cours au Québec en 2013-2014, on ne peut que déplorer la méconnaissance encore largement répandue, y compris chez les politiciens, de l'histoire de l'immigration juive au Québec depuis le début du xx^e siècle. Pensons seulement aux débats passionnants sur les écoles juives tenus à l'Assemblée législative du Québec en 1930 et 1931. Cela étant dit, le monde yiddish est une planète à lui seul : tragique et comique à la fois, lyrique ou grotesque, religieux ou iconoclaste, conservateur ou révolutionnaire, agonisant ou postmoderne, proche et pourtant étranger, il fait entendre tous les registres, il affiche toutes les postures de l'humanité désirante et souffrante. Ce numéro 139 de *Mœbius* en est une forte illustration. ┘